

MÉMOIRE VIVE

des convois des 45000 et des 31000 d'Auschwitz-Birkenau



SOMMAIRE



- p.3 Introduction
- p.4 Repères historiques
- p.6 Premiers voyages
- p.7 Premier voyage sans rescapés
- p.10 Témoignages de participants au voyage
- p.18 Textes lus (extraits)
- p.21 Débat
- p.22 Remerciements, Pavillon Français, Maison Blanche
- p.23 Conclusion

Le mot de la trésorière

Chers adhérents,

C'est grâce à votre soutien et vos dons que nous pouvons organiser des voyages à Auschwitz-Birkenau comme celui de cet été. Cela nous a permis de financer des jeunes que nous remercions pour leur implication dans la préservation de la mémoire.

Vos adhésions et vos dons permettent à notre association de fonctionner et d'affirmer haut et fort : PLUS JAMAIS CA !

Nous sommes en 2020 il est temps de nous envoyer votre contribution.

En ces temps troublés par le risque de perte de nos acquis sociaux, nous vous souhaitons le meilleur pour cette nouvelle année.

Merci à tous.

Josette Marti



Mémoire Vive des Convois des "45000" et "31000" d'Auschwitz-Birkenau

Bulletin d'adhésion - cotisation 2020

À adresser à : Mémoire Vive - Josette MARTI - 10, square Etienne Martin - 77680 ROISSY EN BRIE

NOM : Prénom :

Date de naissance : Profession :

Lien avec un 45000 ou une 31000 (indiquer le nom et le lien de parenté) :

Adresse :

Code postal : Ville :

Téléphone : Portable : E-mail :

Ci-joint un chèque de euros libellé à l'ordre de Association Mémoire Vive des 45000 et 31000

L'adhésion minimum est fixée à 25 euros et donne droit à l'abonnement au bulletin.

Toute somme supérieure à 25 € fera l'objet d'une attestation de don à fournir avec votre déclaration d'impôt et donnant droit à une réduction de 66 % du montant de votre versement.



Ce numéro spécial du bulletin de Mémoire Vive a été réalisé par Lucile Dupont et Romain Bazot-Allaire. Ils font partis, avec Catherine et Solveig, de ceux que nous appelons avec respect et affection, « les jeunes de Mémoire Vive ». Le travail qu'ils ont réalisé pour ce bulletin montre la profondeur et la qualité de leur engagement, nous les en remercions vivement.

Introduction

Nous parlons sans cesse de « devoir de mémoire » car il est nécessaire que tout cela ne se reproduise pas. Nous sommes « jeunes » mais nous avons suffisamment vu nos grands-parents ou nos parents se battre contre certaines inégalités, ou pour l'obtention de certains droits. Nous avons commencé à manifester dans les rues dès notre plus jeune âge.

Nous avons été élevés dans un cadre où les droits humains sont sacrés.

Les dangers à la veille d'une nouvelle décennie sont multiples, renforcement de l'extrême droite dans le monde avec en 2019 des tentatives de coup-d'état de gouvernements populaires en Amérique du Sud, une attaque révisionniste portée et votée au parlement européen sur les causes de la Seconde Guerre Mondiale en « oubliant » les accords de Munich et en considérant que la guerre commence avec le traité de non-agression entre l'Allemagne et l'Union Soviétique, la guerre commerciale voulue par le président Donald Trump à l'encontre de la Chine de Xi Jinping, remettant en cause les lois du commerce et l'économie mondiale et bien sûr le désastre écologique qui se profile si nous ne changeons pas de modèle de production.

Notre engagement et notre priorité sont de pouvoir apprendre et expliquer aux générations futures que la dérive vers l'inhumain est, pour les humains, un danger aussi permanent et grave que l'est la pollution pour la planète, expliquer les mécanismes par lesquels elle peut se mettre en place, et former à la vigilance. Notre devoir est d'enseigner, d'où l'importance des voyages organisés par Mémoire Vive, et de notre présence.

Lucile Dupont et Romain Bazot-Allaire



Repères historiques

Auschwitz, camp de concentration et d'extermination

Le 27 avril 1940, Himmler donne l'ordre d'aménager un camp de concentration dans les anciennes casernes de l'artillerie polonaise à Oswiecim (en allemand Auschwitz). Construit par des Juifs de la ville requis par les nazis, le camp d'Auschwitz reçoit un premier transport de prisonniers polonais, le 14 juin 1940.

En mars 1941, Auschwitz s'étend sur 40 km² et compte 11000 prisonniers, majoritairement polonais.

Le 1er mars 1941, Himmler en demande l'élargissement à 30000 prisonniers et décide la construction d'un second camp pour 100000 prisonniers de guerre sur le site du village voisin de Brzezinka (Birkenau), distant d'environ trois kilomètres. Mais dans la seconde moitié de l'année 1941, Himmler informe les autorités du camp du projet d'extermination en masse des Juifs d'Europe. Birkenau est alors désigné pour être le camp de rassemblement et d'extermination des Juifs d'Europe de l'ouest.

Le site est loin des capitales d'Europe occidentale et l'extermination pourra s'y dérouler discrètement. De plus, il est desservi par un important réseau ferroviaire qui facilitera l'acheminement des convois de déportés.

Au printemps 1941, plusieurs *Kommandos* de prisonniers

sont constitués en camps satellites dans des fermes pour des travaux agricoles, dans des usines, des fonderies, des mines. Le premier et le plus important de ces camps est celui de Buna-Monowitz autour d'une usine de caoutchouc synthétique et d'essence IG Farben. Le complexe d'Auschwitz constitué de trois camps, le camp principal (Auschwitz I), Birkenau (Auschwitz II) et Monowitz (Auschwitz III), devient le plus vaste et le plus peuplé des camps de l'univers concentrationnaire nazi.

L'efficacité du Zyklon B, un produit insecticide, est d'abord testée en septembre 1941 sur 600 prisonniers de guerre soviétiques et

250 détenus polonais. Rudolf Höss, le commandant d'Auschwitz, juge le procédé plus sûr que le monoxyde de carbone utilisé dans les camions à gaz. Dans un premier temps, les gazages ont lieu dans la morgue du crématoire I. Par la suite, pour plus de discrétion, les opérations sont transférées à Birkenau dans une ferme transformée à cet effet et qui reçoit le nom de Bunker n°I.

Les transports de Juifs sont dirigés sur la rampe de déchargement de la gare de marchandises d'Auschwitz puis amenés au Bunker. A la descente du train, les déportés doivent laisser sur place tous leurs biens personnels. Les vêtements, chaussures, prothèses, lunettes et autres objets sont récupérés et triés dans un entrepôt appelé « Kanada ». Ces effets sont en grande partie récupérés et envoyés en Allemagne pour être distribués à la population civile.

À partir de juillet 1942, la sélection est pratiquée sur chaque transport. Les hommes d'un côté, les femmes avec les enfants de l'autre, répartis en deux colonnes, se dirigent vers les médecins SS qui, d'un geste de la main les envoient à la mort ou au travail. Les vieillards, les malades, les

infirmes, les mères avec enfants, les femmes enceintes, les enfants en bas âge et les personnes jugées non nécessaires à l'économie de guerre

Les hommes d'un côté, les femmes avec les enfants de l'autre,

allemande sont destinés au gazage immédiat. Conduits au Bunker en camion ou à pied, au prétexte qu'ils vont subir une désinfection, il leur est demandé de se déshabiller.

Environ 800 personnes entrent en même temps. Une fois la porte verrouillée, les SS introduisent le Zyklon B par des orifices prévus à cet effet. L'agonie dure plusieurs dizaines de minutes. Une demi-heure après, les portes s'ouvrent. Les cadavres qui recouvrent la surface de la pièce sont souillés d'excréments et de sang. Un Kommando spécial, le Sonderkommando, composé de Juifs de différentes nationalités auxquels cette tâche est imposée et puis sont condamnés à brève

échéance, doivent retirer les cadavres de la chambre à gaz, arracher les dents en or et enterrer les corps. Les détenus qui ont survécu à la première sélection, en subissent d'autres régulièrement soit au retour du travail, soit durant l'appel, les plus faibles étant à leur tour assassinés.

À l'été 1942, les SS aménagent une seconde « ferme » à Birkenau pouvant contenir plusieurs centaines de personnes. Fin septembre 1942, les fosses sont réouvertes et les cadavres brûlés afin d'effacer toutes les traces de ces massacres. En juillet 1942, l'arrivée massive des Juifs d'Europe et une épidémie de typhus amènent les SS à proposer à la firme « J.A. Topf et Fils » d'Erfurt, la construction de quatre Krematorium - associant chambres à gaz, salle de déshabillage et plusieurs fours - qui seront achevés entre mars et juin 1943.

Dans ces installations modernes, il devient possible, en vingt-quatre heures, de brûler près de 4800 cadavres et de gazer 3000 personnes en même temps. Les cendres et les débris d'ossements non consumés sont détruits et jetés à la rivière ou utilisés comme engrais. Tandis que les autres centres de

mise à mort sont démantelés entre fin 1943 et 1944, à Birkenau l'extermination n'est pas interrompue.

Fin novembre 1944, Heinrich Himmler donne l'ordre d'arrêter les opérations de gavage et de démanteler les installations de mise à mort. Face à l'avancée rapide de l'Armée rouge, le camp est évacué dans l'urgence : le 17 janvier 1945, « les marches de la mort » entraînent sur les routes 58000 prisonniers.

Le 27 janvier au matin, les nazis quittent le camp après avoir détruit les crématoires II et III (le 20 janvier) et le crématoire V

(le 26 janvier) et incendié les entrepôts du « Kanada ». Les milliers de détenus jetés sur les routes sont contraints de marcher plusieurs jours dans le froid et la neige, sans

nourriture, jusqu'à ce qu'ils atteignent Gleiwitz. Ceux qui ne sont pas morts d'épuisement ou qui n'ont pas été abattus sommairement pendant ces marches sont transférés dans les camps de concentration du Reich où beaucoup perdent la vie.

***le 17 janvier 1945,
« les marches de la mort »
entraînent sur les routes
58000 prisonniers.***



Premiers voyages

Deux voyages ont eu lieu avant la création de Mémoire Vive, organisés par « la bande des 4 », c'est-à-dire André Montagne, Jo Dudal, Fernand Devaux et Lucien Ducastel, rescapés du convoi des « 45000 ».

Le premier en 1987. Plusieurs 45000 et 31000 y ont participé : Robert Gaillard, Jo Dudal, Fernand Devaux, Lucien Ducastel, René Aondetto Henri Gorgue, Simone Alizon « dite Poupette », Germaine Pican, Geneviève Pauquet dite Pakula.

Un deuxième voyage a été organisé toujours par la bande des 4 en 1992 avec la participation de nombreux rescapés : Georges Marin, Jo Dudal, Davis Badache, Lucien Ducastel,

André Montagne, René Demerseman, Marceau Lannoy, Fernand Devaux, Betty Jégouzo, Marie Louise Méchain-Rosé, Lucie Mansuy, Christiane Borrás, dite Cécile, Hélène Allaire, Nicole Lautissier.

C'est au cours d'un débat à Cracovie que Nicole Lautissier a exprimé l'idée qu'il fallait créer une association sur les deux convois.

Mémoire Vive est créée en 1996, et le premier voyage est organisé en 1998.

Y participaient pour les 31000 : Christiane Borrás, Hélène Allaire, Betty Jégouzo.

Pour les 45000 : René Besse, Lucien Ducastel et Fernand Devaux.

Il fera l'objet d'un bulletin spécial le n°8.

Contact :
Fernand Devaux
2, rue du 18 juin
95120 Erment
Tél. : 01 34 13 16 88

Mémoire vive

la lettre de l'association des 45000 et des 31000 d'Auschwitz-Birkenau

N°8
Novembre.98

EDITORIAL

Du 29 mai au 1er juin 1998 a eu lieu le voyage à Auschwitz-Birkenau organisé par notre association, auquel ont participé 62 personnes.

Ce numéro spécial retrace, à travers les témoignages, les lettres et les récits, les impressions, les enseignements, les réactions, mais aussi les émotions des participants à ce voyage.

Nous n'avons pas pu publier l'intégralité des courriers et contributions qui nous sont parvenus, nous reviendrons sur ce voyage dans les prochains numéros.

VOYAGE EN LIEU DE MÉMOIRE Auschwitz-Birkenau



Le vendredi 29 mai 1998, en fin de matinée, un avion décollait de Paris à destination de Cracovie, avec à son bord un groupe de 62 passagers emmenés par l'association "Mémoire Vive". Soixante-deux passagers dont beaucoup ne s'étaient jamais rencontrés auparavant, venus de toute la France, issus de toutes les générations, pour un voyage en lieu de mémoire, à Auschwitz-Birkenau, lieu de déportation des 45000 et 31000 (1).

L'arrivée à Cracovie se fit sous un soleil de plomb, une canicule inattendue en cette période. Les soixante-deux pensionnaires de l'hôtel Piast, une fois installés, se retrouvèrent pour un débat préliminaire, avant la visite des camps prévue le lendemain. Une grande salle rectangulaire, au bout de la salle, côte à côte, les six rescapés : trois femmes Betty (Madeleine JEGOUZO, matricule 31668), Cécile (Christiane BORRAS, matricule 31650), Hélène (Hélène ALLAIRE, matricule 31807), et trois hommes Lucien (Lucien DUCASTEL, matricule 45491), Fernand (Fernand DEVAUX, matricule 45472), René (René BESSE, matricule 45240).

A chaque fois que l'un des six prend la parole, répond à une question, le silence se fait, dense, attentif, teinté de ce respect infini pour le courage des ces femmes, de ces hommes, qui témoignent, inlassablement, de la barbarie à l'état pur, la voix et les yeux gonflés par l'émotion. Chacun raconte des fragments de son histoire, la résistance, l'engagement politique, l'internement à Compiègne, le choc de la découverte de l'univers concentrationnaire. Des fragments d'histoire personnelle qui se répondent, se complètent, des détails de la "vie ordinaire" au camp, monstrueuse, hasardeuse, et qui donnent une substance terriblement humaine à une période que beaucoup d'entre nous ne connaissent qu'à travers un éclairage "historique". Ce sera là la grande force de ce voyage, ce lien précieux avec la parole, avec l'affection immédiate et irréductible envers ceux qui franchissent les portes de l'enfer cinquante-six ans auparavant.

Dès le samedi matin le groupe prit la direction d'une petite ville polonaise, Oswiecim, connue sous son nom autrichien, Auschwitz. C'est en arrivant au camp-souche, Auschwitz I, que beaucoup prirent conscience que ce que l'on



De gauche à droite: Cécile BORRAS, René BESSE, Hélène ALLAIRE, Lucien DUCASTEL, Betty JEGOUZO, Fernand DEVAUX

SOMMAIRE

Editorial	1
Présentation	1
Auschwitz-Birkenau	2-5
Récit de René BESSE	2-3
Discours de Cécile BORRAS	4
Lettre de Darnick FLORENTIN	5
Réactions des jeunes	6
Lettre de Céline	7
Programme de l'Assemblée Générale du 8 novembre 1998	8

Premier voyage sans rescapés

Comment conserver la mémoire des événements passés quand les témoins ont disparu ?

Cette année cette question a été essentielle pour

nous lors de ce voyage, car ce fût le premier sans témoins - Fernand Devaux (matricule 45472) nous ayant quitté l'an dernier.

La question de la mémoire et de la transmission de cette mémoire est souvent sensible. Ils ont été témoins, pas nous. Ils ont été là pour attester que les événements ont bien eu lieu, pas nous. Mais ils nous ont raconté. Ils nous ont montré et servi de guide. Ils nous ont fait confiance, et c'est maintenant à notre tour d'être les passeurs de l'Histoire. C'est même notre rôle.

Pour la première fois Mémoire Vive organisait un voyage sans rescapés. Une tâche difficile émotionnellement, mais que nous avons su entreprendre avec fierté, car d'autant plus importante maintenant.

La connaissance historique des deux convois et des camps d'Auschwitz - avec une histoire plus à hauteur d'homme (et femme) qui est pour la plupart d'entre nous celle de nos familles et camarades. Les petites anecdotes, qui font que le voyage de Mémoire Vive est unique en son genre, (avant c'était nos anciens qui les racontaient, souvent avec émotion). Maintenant à nous aussi de les raconter et d'être, on l'espère, à la hauteur.

On a voulu savoir dans quel état d'esprit se trouvaient les membres du conseil d'administration de Mémoire Vive, avant de décoller pour le pays de Krzysztof Kieślowski ; on leur a donc posé quelques questions pour en savoir un peu plus :

*Claudine Ducastel,
fille de Lucien Ducastel (matricule 45491)*



Claudine Ducastel

C'est un état d'esprit un peu particulier, c'est le premier voyage que l'on fait sans rescapé, car il y a deux ans il y avait Fernand (Fernand Devaux), il y a six ans il y avait mon père (Lucien Ducastel). C'est donc forcément un voyage où l'on se dit à la fois : il faut qu'on tienne notre engagement par rapport à eux, qui est de continuer mais évidemment avec un enjeu. Nous, ce qu'on peut faire ne les remplacera pas mais au moins il faut qu'on soit à la hauteur de ce qu'on peut essayer de faire percevoir au groupe que l'on emmène.

Donc c'est un état d'esprit assez bizarre, à la fois la satisfaction qu'il y est quarante personnes mais aussi une première, qui n'est pas très simple.

***Yvette Ducastel,
compagne de Lucien Ducastel
(matricule 45491)***

Je suis contente d'être venue car je pensais que ma santé n'allait pas me le permettre. Pour tout ce qu'on revoit sur place et puis aussi pour revoir tous les gens qui viennent et qui cherchent à savoir cette histoire de la déportation.



***Yves Jégouzo, fils de Madeleine Jégouzo, dite "Betty"
(matricule 31668)
et Président de Mémoire Vive
des convois des 45000 et des 31000***

Pour moi j'accompagne d'abord des personnes, donc je suis à leur disposition pour commenter mais sinon je pars serein.

Le premier voyage où je suis parti c'était en 1992 avec ma mère pour le 50^e anniversaire du départ des 45000.

***Emmanuelle Allaire, petite fille d'Hélène Allaire
(matricule 31807) et arrière-petite-fille
d'Emma Bolleau (matricule 31 806)***

Je suis toujours anxieuse, toujours un peu peur de ce que je vais découvrir même si ça fait plusieurs fois et surtout sans rescapés. Et c'est savoir aussi comment faire pour que les gens qui sont dans le groupe soient porteurs de ce qui va être dit dans les camps. C'est une appréhension du silence, ça fait toujours un peu peur. Mais après ça passe.



***Romain Bazot-Allaire, arrière-petit-fils
d'Hélène Allaire (matricule 31807)
et arrière-arrière-petit-fils d'Emma Bolleau
(matricule 31800)***

C'est un peu comme pour Yves ou Pierre, là on est vraiment comme accompagnateur, ça va quand même être assez dur.

À chaque fois que j'y suis allé c'était toujours plus intense, compliqué à gérer. Justement peut-être que je suis dans un état d'esprit moins émotionnel et plus dans l'histoire, la découverte du camp, une recherche de nouveaux pavillons, d'expositions.

Lucile Dupont

Moi je suis très contente de partir.

Il y a deux ans quand j'étais partie je me suis dit en rentrant : j'y suis allée, je l'ai vécu, il faut que je digère, que j'attende un petit moment avant d'y retourner. Finalement, nous sommes deux ans après et me revoici partie. J'appréhende un peu car je ne sais pas du tout comment je vais réagir, bien sûr il va y avoir des émotions très fortes, en même temps je suis là pour accompagner, aussi gérer les émotions des autres mais sans savoir comment gérer les miennes. C'est un peu étrange.

J'ai un peu peur du retour, la dernière fois il y avait Fernand, là il ne sera pas là, ça va faire bizarre et c'est au retour qu'on va prendre conscience qu'il n'est plus là pour de bon, maintenant c'est vraiment à nous de faire ce devoir de mémoire.



Pierre Labate, petit-fils de Joseph Kermen (matricule 45703)



Je suis un peu comme Yves, c'est mon premier voyage ou je me ressens comme étant un accompagnateur. En tant qu'accompagnateur nous avons une responsabilité puisque le dernier rescapé n'est plus avec nous. Je suis là pour répondre aux questions et l'échange d'informations avec des familles.

Par exemple, à Birkenau c'est des enclaves à l'extérieur et à l'intérieur du camp où on va liquider et détruire des corps de juifs. Tous les juifs passés par Birkenau auraient pu disparaître tout de suite à l'arrivée avec une machine de mise à mort qui peut absorber ces dizaines de milliers de déportés. Mais les nazis se sont rendus compte finalement que les gens aptes au travail, sélectionnés sur les rampes d'arrivée, ça pouvait-être intéressant de les intégrer dans le camp. Ce qui fait qu'il y a une bascule dans l'histoire du camp, où l'on passe d'un camp de répression pour les polonais à un camp où l'on trouve les juifs qui ont échappé provisoirement à l'extermination. Nous quand on visite Auschwitz 1, on parle à la fois de la répression et de l'extermination.

Témoignages de participants au voyage

Je pensais en avoir fini avec Auschwitz

Mon premier voyage, en 2005, avec ma mère, avait été mentalement éprouvant pour l'arrière-petit-fils d'un 45000 que je suis.

Éprouvant est bien le terme. Au-delà de la découverte d'Auschwitz et de Birkenau et en dépit de mes efforts pour prendre le recul nécessaire – après-tout ! On parlait d'événements qui s'étaient produits 60 ans plus tôt – le poids de l'histoire et le constat de l'Horreur, m'avaient rattrapé.

Je suis allé à Auschwitz à l'âge de 35 ans. L'âge auquel Louis JOUVIN (45697), est revenu de l'enfer. Car l'Enfer existe et il est la création des hommes. Je l'ai vu et j'en témoignerai toute ma vie. Louis JOUVIN est parti vers Auschwitz à un âge où il était père de famille et mari aimant ; laissant derrière lui ceux qu'il aimait, sans savoir ce qui allait lui – leur – arriver.

Dans ces circonstances plus heureuses, mais tout aussi poignantes, je suis parti en Pologne en laissant ma femme et nos deux filles derrière moi. Le parallèle était frappant. À la seule différence que j'avais la certitude de revenir en France et de les serrer dans mes bras une fois revenu à Grand-Quevilly. À 150 mètres de la maison dans laquelle mon arrière-grand-père a vécu une bonne partie de sa vie.

Auschwitz ne fut pas une révélation. Tout juste une preuve. Des preuves. Insoutenables. Bien plus que les chambres à gaz et les crématoires, je n'oublierai jamais la layette des enfants et les chaussures des femmes qui témoignent, de mon point de vue, du plus haut degré d'inhumanité et de barbarie dont firent preuve les nazis.

Je suis reparti d'Auschwitz avec ces images insupportables ; mentalement marqué. Nous avions, à l'époque, beaucoup parlé avec Fernand DEVAUX (45472), René BESSE (45204) et Lucien DUCASTEL (45491). Je me souviens de René racontant l'incroyable

et répétant, à chaque prise de parole, qu'Auschwitz représentait pour lui « *l'impossible oublié.* »

Je suis revenu en France en ayant fait miennes ses paroles. L'impossible oublié... L'impossible oublié...

Juillet 2019.

Je m'étais pourtant promis de ne plus revenir. La charge émotionnelle avait été trop forte ; notamment lorsque nous avons pris la parole, 14 ans plus tôt, ma mère et moi. Nous n'avions pas senti que toute l'histoire de Louis JOUVIN, ce destin tragique ayant trouvé une issue heureuse, allait nous marquer à ce point. Je ne voulais plus revenir parce que j'avais eu la sensation d'avoir fait mon devoir. Et parce que le fait d'être un descendant de 45000 fait que l'on vit avec ce souvenir d'une vie tragique à l'issue pourtant heureuse.

Lorsque ma mère, Catherine JOUVIN-VORANGER a proposé à ses petits-enfants et leur parents de faire le voyage, j'ai longuement réfléchi. J'avoue avoir hésité. Mais il restait en moi une part d'interrogation, un questionnement inassouvi. Le coup de poing encaissé en 2005 était encore présent et la douleur... Pas tout à fait partie. Je suis donc reparti à Auschwitz pour un voyage que je savais éprouvant, mais avec l'idée qu'il serait moins dur à vivre en famille. Plus heureux dans les moments de joie.

Et j'ai redécouvert ce que j'avais vu. Tout d'abord, cette devise cynique « ARBEIT MACHT FREI ». Et les bâtiments. Les barbelés. Les cartes didactiques avec leurs oublis malheureux – Compiègne n'apparaît pas sur la plus grande – et les erreurs qui, je l'espère, seront vite corrigées : pourtant un des 119 survivants du convoi, Louis JOUVIN est mort à Dachau le 29 avril 1945... C'est anecdotique, certes, mais l'historien que je fus ne supporte pas les approximations.

J'ai revu dans le musée ce qui m'avait tant ému. Dans les monceaux de valises, de

Louis Jouvin (45697)

Louis, Eugène, Alphonse, Jouvin, né le 28 décembre 1907 à Caen dans le Calvados, domicilié au Grand-Quevilly en Seine-Maritime, rescapé, libéré au KL Dachau le 29 avril 1945, décédé le 7 février 1995.

Le 15 août 1926, à Caen, Louis Jouvin se marie avec Yvonne Poulain. Ils auront deux fils nés avant la guerre : Pierre, né le 7 mai 1927, et Jean-Louis, né le 14 mars 1929.

Louis Jouvin est agent technique aux PTT. Il est membre du Parti Communiste français et du bureau départemental de la CGT de Seine-Maritime.

Mobilisé le 1^{er} septembre 1939, Louis Jouvin est affecté à un régiment d'artillerie basé dans le Nord. En mars-avril 1940, il est envoyé « à l'arrière » au sein une « équipe agricole » conservant le statut militaire. Il travaille comme valet de ferme dans l'exploitation de Villededon, à Saintry-sur-Seine, près de Corbeil-Essonnes.

Fin mai-début juin 1940, les soldats doivent quitter brusquement la ferme pour rejoindre « l'enfer de Dunkerque ». Louis Jouvin réussit à en réchapper et à embarquer pour l'Angleterre, d'où il envoie quatre cartes postales à Yvonne entre le 5 et le 6 juin. Quatre jours plus tard, il est rapatrié en France, où les rares rescapés de son régiment sont envoyés « se reformer » à Nîmes.

Sous l'occupation, Louis Jouvin participe à des distributions de tracts et de presse clandestine ; il réalise des sabotages de circuits téléphoniques.

Le 4 août 1941, répondant à une note du préfet de Seine-Inférieure datée du 22 juillet, le commissaire principal de police spéciale de Rouen transmet à celui-ci une liste nominative de 159 militants et militantes communistes de son secteur dont il préconise de prononcer l'internement administratif dans un camp de séjour surveillé. Parmi eux, Louis Jouvin...

Dans la nuit du 21 au 22 octobre 1941, il est arrêté chez lui par la police française, lors de la grande rafle de Rouen et de sa banlieue. Puis conduit à la caserne Hatry

de Rouen, puis transféré le 28 octobre 1941 au camp allemand de Royallieu à Compiègne, administré et gardé par la Wehrmacht (Frontstalag 122 – Polizeihäftlager).

Le 6 juillet 1942 à l'aube, les détenus sont conduits à pied sous escorte

allemande à la gare de Compiègne et entassés dans des wagons de marchandises.

Le 8 juillet 1942, Louis Jouvin est enregistré au camp souche d'Auschwitz (Auschwitz-I) sous le numéro 45697, ce matricule sera tatoué sur son avant-bras gauche quelques mois plus tard. {...}

Le 29 août 1944, il est parmi les trente "45000" intégrés dans un convoi disciplinaire de 807 détenus (incluant de nombreux "Prominenten" polonais) transférés au KL Sachsenhausen, dans la ville d'Oranienbourg, au Nord-Ouest de Berlin.

Début octobre 1945, il est parmi les huit "45000" transférés avec d'autres détenus à Kochendorf (Kommando de Natzweiler-Struthof), dans le massif du Neckar, une ancienne mine de sel aménagée en usine souterraine pour la construction des V2.

Fin mars 1945, le même groupe est dans une colonne de détenus évacués à marche forcée jusqu'à Augsburg, puis en train jusqu'à Dachau, où ils arrivent le 8 avril. Le camp est libéré par l'armée américaine le 29 avril 1945. Il est rapatrié en France le 18 mai.

Il sera élu maire de Grand-Quevilly (Seine-Maritime), le 13 mai quelques jours avant son retour.



gamelles, de brosses, de chaussures, une a attiré mon attention. Une chaussure en étoffe rouge tricotée. J'ai pensé :

« Tu devais être gracieuse, toi qui portais cette chaussure. Tu devais aimer te faire belle, mettre tes chaussures rouges pour aller danser... Je vois tes grands cheveux bruns, ondulés, virevolter au son de l'accordéon. Les garçons de ton âge n'avaient d'yeux que pour

ton sourire éclatant, ta robe légère et tes chaussures rouges. De toi ne reste désormais que cette chaussure, perdue dans un amas difforme, noir, laid. Je ne saurai jamais qui tu étais. »

À Birkenau, le silence a désormais remplacé les cris, les hurlements et les aboiements. Ne restent que des baraques vides, initialement

destinées à accueillir 51 chevaux et désormais lourdes de signification : entassement, promiscuité, froid intense et chaleur insupportable, maladie... Si le grésil appliqué sur les planches n'a pas l'odeur de la mort, il en donne malheureusement un saisissant aperçu...

minables débris qui subirent le pas résigné des déportés ? N'avez-vous pas honte de n'avoir offert que vos arrêtes saillantes et vos coins meurtriers à l'humanité exténuée ?

Relever la tête. Changer de camp. Ici, les bâtiments sont construits en brique. Mais la finalité est la même : créer les conditions les

Adèle VORANGER,
Elsa VORANGER-LEMOINE,
Léopold LEMOINE,
Vincent VORANGER,
Eléonore LEMOINE,
Catherine JOUVIN-VORANGER,
Eric LEMOINE,
Anne AUBERT VORANGER



Je hais Birkenau.

Birkenau... Tes rails difformes marquent la terre comme des agrafes meurtrissent une plaie suturée. Sous tes herbes maigres, ta terre grise a la couleur de la cendre et des visages blafards de ceux qui sont morts en te foulant.

Tes allées empierrées m'obligent à regarder le sol. Chaque pas sans tomber est une victoire. Je n'ai, pour seul horizon, que la terre grise, les cailloux anthracite et le rouge-orangé des briques concassées. Je hais ces pierres difformes, ces briques cassées à jamais fichées dans la terre. Qu'avez-vous à raconter,

plus favorables à une mort rapide et, de préférence, dans les pires souffrances.

Briques maudites sur lesquelles tant de femmes ont pleuré. Votre teinte a la couleur du sang de celles qu'on a tuées. Scellées les unes aux autres par un ciment gris comme la terre, vous ressemblez aux écailles d'un dragon affamé, ôtant dans un souffle glacé la dernière étincelle de vie des femmes exténuées. Et pourtant, derrière votre insupportable froideur, dans cet utérus puant et déshumanisé, vous avez engendré la fraternité et la solidarité. Elles sont entrées en chantant et elles ont résisté. Elles ont triomphé. Leur

message est désormais en nous et nous saurons le transmettre.

Je hais Birkenau et son petit bois de bouleau. Cet endroit idyllique et bucolique, où l'on pourrait s'attarder pour contempler la vie. Ici, une jolie mare dans laquelle se reflètent les silhouettes d'arbres délicats. Hirondelle. Toi qui volettes joyeusement, cherchant ta pitance au gré du vent, tu te moques que sous l'eau dormante reposent les cendres des hommes. Ces choses-là t'échappent et tu as bien raison. Tu babilles joyeusement. Tes ailes légères et délicates ne connaîtront jamais la barbarie.

Quatorze ans plus tard, je suis revenu de Birkenau. Peut-être moins touché, mais toujours sans réponse vis à vis de ce que j'ai vu. Tout, là-bas, dépasse l'entendement. Chaque pas dans le camp amène une question et chaque pas supplémentaire reste sans réponse. Avant chaque gardien, chaque officier, chaque nazi, il y a eu un enfant qui a grandi aimé des siens. Un être qui aurait pu avoir un destin différent. Mais l'idéologie morbide s'est imposée ; emportant les suffrages de la majorité et internant dans les camps ceux qui s'y opposaient. Comment ont-ils pu en arriver là ? Par quel processus magique ont-ils pu être fanatisés à ce point ? À quel moment ont-ils perdu toute trace d'humanité ?

Je regarde une photo. Trois jeunes filles souriantes semblent s'amuser avec leurs instruments de musique. Elles défient le photographe et on les sent à deux doigts d'éclater de rire. Cette photo a été retrouvée, parmi des milliers d'autres, dans une valise miraculeusement sauvée.

Ces ravissantes musiciennes ont péri gazées et brûlées. L'humanité, la grâce et la culture assassinées ; réduites en cendres. Voilà l'œuvre des nazis : anéantir toute forme d'intelligence pour ne faire émerger que la force, la violence et la brutalité. Quitte

à perdre le savoir des scientifiques, des architectes, des médecins, des musicien-ne-s, des cinéastes, des infirmières, des professeurs et de bien d'autres encore... Pourquoi ont-ils décidé se priver de tant d'intelligence ? La haine. La haine et rien d'autre que la haine.

Je suis revenu en France. Un quotidien routinier a remplacé le choc émotionnel vécu pendant la visite des camps. Avec quelques jours de recul, je n'ai toujours pas de réponse aux questions qui m'assaillent. La vie a repris et, avec elle, son cortège de mauvaises nouvelles, d'idées nauséabondes, de coups portés aux droits sociaux et au droit du travail. Les valeurs portées, décidées et mises en œuvre dans le programme du Conseil National de la Résistance subissent les assauts répétés d'une société dans laquelle la réussite individuelle est érigée en valeur cardinale. Les riches sont plus riches et il est de bon ton de criminaliser les pauvres, les chômeurs, les précaires... Mon pays, par manque d'intérêt, de culture ou de volonté, s'éloigne de la société que souhaitaient construire les survivantes et survivants d'Auschwitz.

Quatorze ans plus tard, je n'ai toujours pas de réponse à ce que j'ai vu là-bas. Je ne sais qu'une chose : je reviendrai.

L'impossible oubli... L'impossible oubli...

Vincent Voranger,
arrière-petit-fils de Louis Jouvin.



*Il faut continuer à transmettre
aux générations futures cette mémoire
afin que cela ne se reproduise plus.
Vivre dans le respect de l'autre, Accepter les différences,
Lutter contre le racisme et toute forme de violence.*

HUMANITÉ
ÉDUCATION
TRANSMETTRE
TOLÉRANCE
DIFFÉRENCES
RESPECT
ENSEMBLE

NON VIOLENCE
DIGNITÉ
VALEURS HUMAINES
ECOUTE

Bruno et Marie-Claire Fracas

J'ai visité les camps d'Auschwitz-Birkenau

« Cet été, je me suis rendu à Auschwitz, le plus grand camp de concentration et d'extermination du monde. Récit écrit après une déstabilisante visite guidée. (...) »

Nous visitons d'abord Auschwitz, où se trouvent l'hôpital, la prison et plusieurs autres baraquements aménagés en musée. Sur les murs de chaque salle, on voit des photos de détenus à leur arrivée puis à la Libération, des vêtements, des plans, images expliquées au fur et à mesure par notre guide.

Au cours des deux heures de visite, notre guide, nous décrira pas moins de onze façons différentes de mourir.

Les chiffres du camp me restent en tête. Les nombres sont si immenses que mon imagination est dépassée. Comment pourrait-elle ne pas l'être ? Je n'en prends réellement conscience que lorsque nous visitons un dernier bloc où s'entassaient des centaines et des milliers de lunettes, chaussures, valises, brosses à dent, boîtes de cirage, retirés aux hommes et femmes descendant du train.

Plus loin, la pièce la plus choquante, dans laquelle beaucoup perdent leurs moyens. Trois tonnes de cheveux retirés des cadavres au sortir de la chambre à gaz pour les vendre à une usine de couvertures.

Trois tonnes de cheveux. Et derrière chaque mèche, une femme, une adolescente, brune ou blonde, juive, chrétienne, communiste, capitaliste, tzigane, riche ou pauvre, unique.

Le lendemain, nous retrouvons la guide qui nous emmène à Auschwitz II Birkenau. Là, la guide prend le temps de nous livrer son explication sur la non-intervention des habitants voisins et des gouvernements, justifiant sans accuser. Elle évoque avec pertinence la collaboration, la peur, le refus d'y croire, et les expériences de Milgram⁽¹⁾.

Steven et Christine Marion



C'est une femme sensible et intelligente, qui parle avec respect en un lieu dont elle pense qu'il doit être considéré comme un cimetière. Tout cela est saisissant. Cela amène à la conscience que l'Homme peut devenir bourreau, que personne n'est à l'abri de devenir un tortionnaire un jour.

Car qui est Homme, entre celui qui vit dans une écurie, un numéro tatoué sur le bras, transportant des gravats à longueur de journée, et celui qui sous-alimente des enfants dans le but d'observer les dégâts causés à leurs organes internes ?

Je ne me sens pas traumatisée ou bouleversée, j'ai simplement le sentiment que je n'oublierai jamais le visage de cet homme digne dans son pyjama rayé. Je sens la pleine conscience de l'animalité de l'Homme. Évidemment, cette pensée s'amenuisera avec le temps, mais je pense qu'avoir vu Auschwitz m'a rendue, à jamais, un peu plus humaine. »

Steven et Christine Marion

(1) L'expérience de Milgram est une expérience de psychologie réalisée entre 1960 et 1963 par le psychologue américain Stanley Milgram. Cette expérience cherchait à évaluer le degré d'obéissance d'un individu devant une autorité qu'il juge légitime et à analyser le processus de soumission à l'autorité, notamment quand elle induit des actions qui posent des problèmes de conscience au sujet. La date de l'expérience est importante, car quelques années plus tard, 1967-1968, s'installeront au contraire des formes de méfiance envers l'autorité.

« Pendant cette matinée de découverte et de circulation dans ces lieux chargés d'une immense tragédie vont se superposer plusieurs niveaux de ressenti, de connaissance, de vision même. Il y a cette sensation étrange d'investir des espaces où respiraient des êtres humains qui manquaient d'air ; de marcher sur des sols qui portaient tant de souffrance, de persécution et d'anéantissement ; de s'arrêter le temps qu'il faut pour comprendre l'histoire humaine.

***Il me faut
trouver des traces
de beauté qui disent
l'humanité***

Nous nous dirigeons ensuite vers les baraques en brique, là où les femmes étaient tenues captives sur des châlits de bois. Parmi elles, des femmes françaises dont Danièle Casanova qui ne reviendra pas, et Charlotte Delbo dont seront lus des extraits de ses livres « Aucun de nous ne reviendra » et « Une connaissance inutile », quintessence, avec les deux autres livres sur le sujet, de ce qu'a été Auschwitz. Comme la veille à

Auschwitz I et un peu plus tard devant la plaque en langue française au monument aux victimes « Mémoire Vive » procède à un dépôt de gerbe et lit des textes concernant les 45000 et les 31000.

Le pas se fait dense et précieux. Comme si chaque mouvement s'inscrivait dans une mémoire invisible, rendant ainsi hommage aux disparus. Marcher tranquillement à la suite des hommes et des femmes infortunés sur

***Il faut
« les étapes de silence »
pour reprendre un peu
de souffle***

des chemins nourris de peines et de souffrances. Aller sur des terrains de peu d'espérance où se maintenait autant que faire se peut une volonté de résistance. Lever les yeux vers l'horizon effrangé par le feuillage des arbres qui se dressent dans le lointain et penser que ces êtres verticaux auraient pu devenir une protection pour ceux qui auraient pu s'échapper.

Arrivé au monument aux victimes, je me suis demandé si les peupliers existaient au temps de l'extermination pour m'entendre répondre intérieurement, que non, la durée de vie d'un peuplier étant trop courte pour avoir connu l'infamie. Plus loin, dans le petit bois près de la pièce d'eau, la question m'est revenue avec les chênes auxquels se sont mêlés des pins.

Nous entrons dans « le sauna » face au « Canada ». Des valises, et sur l'une d'elle une inscription que je recueille : « Jawa ». Le joli mot de Jawa renvoie à la danse et dans ma mémoire à Jean Genet, le poète tant apprécié de Charlotte Delbo. Charlotte Delbo qui sait qu'il n'y a pas d'arbres à Birkenau, camp d'extermination. »

Philippe Pineau

Textes lus (extraits)

L'importance des textes lus à des endroits bien significatifs dans les deux camps, permet selon nous la compréhension de la réalité de ces lieux. Car on ne peut qu'imaginer.

C'est mettre des mots sur des images. Il nous manquera toujours la peur, l'odeur...

Et en même temps, tant qu'il y aura quelqu'un pour rapporter ces paroles, il y aura toujours de l'espoir. Car cela veut dire que les morts ne sont pas morts pour rien, que la résistance n'a pas été vaine.

Maintenant que nous savons, nous n'oublierons pas.

Lucile Dupont et Romain Bazot-Allaire

Le Stehbunker ⁽¹⁾

Témoignage de Lucien Ducastel (matricule 45491)

« Un jour, à Auschwitz j'ai été appelé au rapport du commandant du camp pour être soit disant porteur d'un couteau-sabre. Mon couteau-sabre, c'était une lame de zinc d'environ 10 cm que je gardais précieuse-



ment dans le coin de ma veste pour tartiner le peu de margarine, quand il y en avait. (...) C'est un Kapo, un chef de Block ou je ne sais qui, qui avait relevé mon numéro en disant : « Celui-là est porteur d'un couteau-sabre » et

cela m'a coûté 10 nuits de Stehbunker, et 10 jours de Kommando disciplinaire. Ce n'était pas plus compliqué que cela (...). C'était le pouvoir absolu du chef de Block ou du Kapo.

(...) Dans le Stehbunker, on était 2 parfois 3. On y rentrait à 9 heures - cela dépendait de l'heure à laquelle l'appel s'était terminé et le matin à 3h30 ou 4 heures il fallait ressortir de là-dedans... Des fois, sur deux ou trois il en restait un seul parce que les autres étaient morts pendant la nuit, parce que c'était un véritable supplice, de rester debout comme ça les uns contre les autres sans pouvoir bouger - y compris pour les besoins naturels - c'était très dur et le lendemain c'était le Kommando disciplinaire qui était encore plus dur que les autres. Comment je suis sorti de là ? Je ne sais pas, je n'ai pas de réponse. Cela peut paraître parfois incroyable pour des gens qui me posent la question mais je n'ai pas de réponse, je n'ai pas de réponse. La seule réponse que j'ai c'est qu'au moment où je suis sorti de cet enfer, vraiment à la limite de la vie j'ai eu la solidarité, l'aide de mes copains, on m'a planqué un peu, ils se débrouillaient pour me donner un morceau de pain et ils me reconfortaient par des paroles. »

(1) Le Stehbunker, situé dans le sous-sol du Block 11 à Auschwitz 1, est une minuscule cellule d'environ 1 m de côté, sans plafond qui pouvait contenir jusqu'à 4 détenus. Les déportés y entraient, sous les coups, en se baissant.

Charlotte Delbo (31661)
Une Connaissance Inutile,
à propos de Vittoria Daubeuf
née Nenni (matricule 31635)

« C'est la dernière fois que je verrai Viva. J'ai de la mort une connaissance si exacte que je pourrais dire à quelle heure mourra Viva. Avant demain matin. C'est la dernière fois que je viendrai voir Viva au Revier de Birkenau. Il faut que ce soit Viva pour que j'ai le cœur de retourner là-haut. C'est la dernière fois que je verrai Viva. Sans ses boucles je ne l'aurais pas reconnue. Que ses cheveux ont poussé ! Comme elle aura souffert longtemps, Viva. Elle est là, sans vie déjà, sur les planches nues. Les planches puantes qui ont mis l'os à vif, à la pointe de son épaule. Elle avait de belles épaules, Viva. Sans ses cheveux, je ne l'aurais pas reconnue. La peau collée aux maxillaires, la peau collée aux orbites, la peau collée aux pommettes. Elle fait la peau fine, la mort. Fine et tendue, et d'une étrange transparence. Je dis doucement : «Viva.» Viva ne m'entend plus, ne me voit plus. Je prends sa main sans qu'en elle rien réponde, le plus petit tressaillement. Sa main est froide. La mort a déjà saisi sa main. Son poulx est loin, loin. La mort montera de sa main à ses yeux. D'ici demain matin. Demain matin, devant les rangs de l'appel, Viva passera sur la petite civière, avec les pieds qui dépassent, et la tête qui pend entre les brancards de la petite civière. Et peut-être que l'une de celles qui sont debout



*Portail d'entrée du camp de femmes à Birkenau
devant lequel les "31000" sont arrivées
en chantant La Marseillaise*

dans les rangs de l'appel et qui sait que son tour est inscrit pour passer sur la petite civière, peut-être que l'une d'elle dira en voyant les belles boucles noires de Viva : « Elle a tenu longtemps, celle-là. » Tout un hiver, tout un printemps. Oui, elle aura lutté longtemps, Viva. Elle m'aura aidée longtemps. C'est la dernière fois que je verrai Viva. Aucune larme ne m'est venue. Il y a longtemps, longtemps que je n'ai plus de larmes. »

Témoignage de Fernand Devaux
(matricule 45472)

Ce fait a eu lieu dans les blocs de quarantaine.

« Dans ma baraque, voici la première chose qui nous est arrivée. Un jeune copain, Matheron qui devait avoir à l'époque 20 ans, avec qui j'avais fait un match de boxe à Compiègne pour amuser les camarades, un garçon de Goussainville - il avait eu un de ses frères fusillé - avait fait tomber un peu de paille en montant dans ces trous, dans les cases, et le chef de block l'a appelé et a dit :

« je vais vous faire voir comment on tue un homme ». Il l'a fait se courber, se plier et avec un manche de pioche, il s'est amusé à cogner dessus, sur les fesses, sur les reins et à la fin il lui a donné un coup sur la nuque. Notre camarade a fait une espèce de saut de carpe et il s'est écrasé par terre. Le chef de block nous a avertis que c'était la loi pour tous ceux qui n'obéissaient pas. (...) On a attribué cela à leur sauvagerie que l'on venait de voir, à de l'intimidation à notre rencontre. Et puis on a eu vite fait de comprendre que ce n'était pas un acte isolé, que ce n'était pas des paroles mais que c'était bien une réalité. »

Témoignage de Germaine Pican (matricule 31679)



« À l'aube, les portes se sont ouvertes et ce furent des vociférations, des chiens qui hurlent, des gardiens qui crient, un bruit épouvantable qui nous faisait ouvrir les yeux et les oreilles : on n'en revenait pas ! Alors, ils ont vidé le train, jetant à terre toutes celles qui n'avaient pas retrouvé toutes leurs affaires qui étaient encore dans le train, qui n'avaient pas eu le temps de boucler leur valise. Ils jetaient tout ce monde par terre ! Pas de sélection pour nous ! Ils ont estimé que nous devions aller dans le camp, ensemble ! Sur notre chemin, nous avons rencontré un kommando de travail, des Juives, mal habillées, en haillons, avec des chaussures mal assujetties aux pieds, mal attachées, chaussures qu'elles avaient la crainte de perdre dans la neige ! Car il faut vous dire que, si l'on perdait ses chaussures, c'était fini, on était assuré de mourir ! Elles étaient si lasses, si malheureuses, toutes voûtées, le visage violacé, des plaies aux jambes ! C'était

quelque chose de pitoyable ! Et ça nous a donné l'idée de ce que nous pouvions devenir, nous-mêmes, demain ! Mais il fallait continuer, il fallait regagner le camp ! Alors, nous nous sommes rassemblées avec une volonté de passer fièrement devant les Allemands. Devant les 2 rangées d'Allemands et de Kapos. Et à ce moment-on a entonné une Marseillaise formidable, et nous l'avons reprise à pleins poumons ! Ah, c'était quelque chose d'extraordinaire dans le camp ! On en parlera longtemps de cette Marseillaise ! (...) Devant les soldats, les S.S. qui nous attendaient, nous sommes passées très fières ! Ils n'ont pas réagi, eux-mêmes sidérés d'une audace pareille ! Oui, nous étions fières ! Notre entrée a donc été remarquée. C'était bien la marque d'une décision de ne pas fléchir ! »

Comme habituellement dans nos voyages, nous faisons un point le dernier soir après la visite des deux camps, Auschwitz I et II.

Un moment fort du voyage, un moment de découverte des autres et des émotions éprouvées par chacun.

L'introduction a été faite par une membre du conseil d'administration de Mémoire Vive - Emmanuelle Allaire – qui a relaté l'histoire des convois ainsi que l'enjeu de la mémoire, et l'importance de venir dans les camps découvrir ces hauts lieux de terreur et de mise à mort.



Ensuite la parole a été libre, chacun et chacune a pu prendre la parole pour parler d'un sujet précis, ou pour poser des questions, ou pour revenir sur certains points comme sur les blocks, la vie dans le camp, etc...

Il est toujours un peu compliqué de s'exprimer devant tout le groupe, mais cette fois-ci la parole s'est déliée assez vite et simplement. Beaucoup nous ont fait part de leurs ressentis, de ce que ces visites ont provoqué chez eux, de leurs sentiments, et des questions que tout ceci peut soulever. Un sursaut humain doublé d'une connaissance historique.

La parole loin de se concentrer sur quelques personnes est prise par la plupart des participants du voyage. Certains venaient pour la première fois, d'autres peut-être pour la cinquième, mais presque tous avaient des choses concrètes et importantes à partager.

On en est ressortis heureux et peut-être le cœur moins lourd mais toujours autant épris. Ces débats sont essentiels. Ils permettent de souder un groupe et de digérer les émotions fortes vécues durant le séjour, avant le retour à la réalité.

Ce moment permet aussi à chacun de voir la dimension du devoir de Mémoire Vive.



Monika

Nous voudrions remercier tout particulièrement et chaleureusement notre formidable guide depuis des années : Monika. Les voyages Mémoire Vive à Cracovie seraient bien différents sans son aide et son organisation si précieuses.

Merci Monika !



Dorota, Edwije

Merci également à Dorota et Edwije qui nous accompagnent à chaque voyage sur les sites d'Auschwitz et de Birkenau. Elles savent allier professionnalisme, tact, respect des lieux et des personnes. Nous leurs sommes très reconnaissants.

Pavillon Français

Malheureusement cette année encore nous avons découvert grâce à l'œil vigilant de nos compagnons de voyages l'absence du camp de Compiègne Royallieu sur la carte des villes à partir desquelles des êtres humains ont été déportés à Auschwitz - mais étonnamment il figure sur la carte de France des flux de déportation... Le fichier des déporté.e.s des 45000 et des 31000 mérite aussi un nouveau travail de mise à jour des biographies car de

grossières erreurs se sont disséminées dans certaines biographies.

Enfin nous pouvons tout de même regretter que dans ce pavillon, la déportation de répression et d'otages menés par l'occupant Nazi ne soit pas plus mise en lumière en ayant une place plus importante. Nous espérons que le comité de la nouvelle exposition prendra en compte nos envois de textes.

Maison Blanche



Avec Lucile Dupont, Pierre Labate, profitant de l'instant où le groupe entrait et découvrait le Sauna (lieu où les déportés étaient « désinfectés » et où ils et elles recevaient leur triste habit rayé) d'Auschwitz-Birkenau –pour nous éloigner et aller sur l'emplacement du Bunker II c'est-à-dire la deuxième chambre à gaz provisoire dite « Maison Blanche » dont il ne reste plus rien aujourd'hui si ce n'est quelques ruines. Le plus frappant est l'étendue verte devant nous, lieu de fosses communes et de terrain pour brûler à l'air libre les corps.

Ce vert vierge est frappant, lieu de tant de « repos » d'hommes et de femmes.

Devant ces restes de chambre à gaz et de fosses communes, une seule réponse le silence. Le silence du souvenir et puis le chant des Marais, le chant des déportés entonné par Lucile et moi.

Pour tous les déportés nous nous devons de le chanter, comme point d'orgue de notre visite.

Romain BAZOT-ALLAIRE

Conclusion

De nombreux changements dans les prochaines années vont arriver à Auschwitz, car le 75^e anniversaire de la libération du camp marque définitivement la fin de la période du témoignage direct avec les rescapés.

C'est dorénavant aux enfants, petits-enfants et historiens de porter haut la mémoire de ces lieux.

Nous prenons avec sérieux notre part de responsabilité dans ce travail, avec un développement tourné vers de nouveaux moyens pédagogiques et technologiques. C'est une mutation obligatoire pour les associations telles que Mémoire Vive. Mais pour les musées également. Le musée de la Résistance à Champigny a ainsi entamé de grands bouleversements avec un nouveau lieu, une approche scientifique renforcée et une collaboration amplifiée avec les musées de province et les associations mémorielles.

Le Mémorial d'Auschwitz participe, avec une refonte des expositions permanentes par exemple, à l'implication des « nouvelles technologies » - permettant l'écoute de témoignages. Certains pavillons vont être refaits à neuf, preuve d'une prise en compte de certains États de l'importance du musée et des lieux dans la mémoire collective.

L'univers de la mémoire de la déportation opère ces changements pour pouvoir toucher

encore plus de monde et alerter sur les dérives autoritaires quand la situation le demande.

La transmission de la mémoire est un enjeu déterminant pour nous, car cet antifascisme que la plupart de nos camarades déportés avaient - et qui était une part importante de leur combat d'avant et d'après-guerre - c'est à nous de le transmettre aujourd'hui. Le chemin pour y arriver est encore long, mais si nécessaire... Nous n'avons rien trouvé de mieux pour y arriver que lutter.

Alors LUTTONS !

Lucile DUPONT
& Romain BAZOT-ALLAIRE

Secrétaire : Claudine Ducastel..... ☎ : 06 42.67.46.10 .. mail : claudine.ducastel@wanadoo.fr
Trésorière : Josette Marti ☎ : 06 61 17 86 69 .. mail : jo.marti@free.fr
Contact et commande de publications : Yvette Ducastel..... ☎ : 01 47 25 02 72 .. mail : yvette.ducastel@orange.fr
Contact exposition : Jean-Marie Dusselier.. ☎ : 01 34 89 47 46 .. mail : jmdusselier@orange.fr
Site internet : <http://www.memoirevive.org/>

Vous souhaitez le concours de Mémoire Vive à l'une de vos initiatives (rencontres scolaires, débats...), contactez Yvette Ducastel ou Jean-Marie Dusselier



*Le silence du souvenir,
puis le chant des Marais ...*